

Andreas Romeborn, **La syllepse chez Francis Ponge. L'exemple de *La Cheminée d'usine***, Göteborgs universitet, Opuscula Romanica, IV, 2009. 102 pp.

Depuis des décennies se multiplient les études qui, à l'aide de disciplines aussi différentes que la philosophie, la psychanalyse ou la génétique, explorent l'œuvre de Francis Ponge. Dans ce vaste et riche panorama, le petit volume d'Andreas Romeborn, correspondant à un mémoire pour l'obtention du *licentiat*, occupe une place légitime et originale, à l'intérieur du domaine spécifique des études poétiques et rhétoriques où il se situe. Non seulement parce que Romeborn s'y attache à une figure de style faiblement présente dans le discours critique sur l'œuvre de Ponge, à savoir la syllepse, mais aussi parce qu'il mène l'analyse de cette figure à partir du texte d'un poème pongien de 1961, *La Cheminée d'usine*, peu commenté par les critiques jusqu'à ce jour. L'objectif de l'étude étant d'éclairer le fonctionnement de la syllepse, le choix de *La Cheminée d'usine* s'avère dirigé par un juste présupposé de rendement, vu que ce petit poème de six paragraphes contient non moins de *cinquante-deux* syllepses.

Romeborn nous guide d'abord à travers l'histoire de la syllepse. Longtemps partagé entre une acception grammaticale et une acception rhétorique, le terme *sylllepse* a été affecté de la même polysémie à laquelle il réfère jusqu'à ce que l'acception rhétorique du terme s'impose enfin au XXe siècle. Romeborn se conforme à la définition de *sylllepse* que donne Le Guern dans sa contribution à l'ouvrage collectif de 2006 édité par Chevalier & Wahl, *La syllepse, figure stylistique* : la syllepse est l'actualisation de deux sens pour une seule occurrence d'un mot (p. 7). On comprend qu'un auteur aussi sérieusement voué à l'exploration ludique du langage que Ponge ait été séduit par les potentiels expressifs de cette figure, qui joue à la fois sur l'homonymie et sur la polysémie. Romeborn nous avertit : « *La Cheminée d'usine* se trouve à l'opposé d'une situation de communication orale, dans laquelle le locuteur transmettrait un message univoque au destinataire » (pp. 13-14). Face à une syllepse, cependant, il ne s'agit pas tant pour le lecteur de résoudre une ambiguïté en choisissant entre deux alternatives interprétatives, que de réussir précisément à les actualiser toutes les deux, le propre de la syllepse étant de fonctionner par *superposition*, *cumul* ou *addition* de sens.

Le problème du repérage des syllepses est délicat. C'est afin d'éviter les deux pièges complémentaires et également fâcheux, celui de ne pas découvrir une syllepse existante et celui d'en voir là où il n'y en a pas (nous reviendrons sur la question – non soulevée par Romeborn – de savoir s'il n'y aurait pas de rapport entre type de piège et type de lecture) que Romeborn va emprunter un modèle d'analyse à Catherine Rouayrenc (2006, « Syllepse et co(n)texte », article paru dans l'ouvrage collectif cité plus haut) et à Salvatore Attardo (1994, *Linguistic Theories of Humor*). Pour légitimer l'interprétation sylleptique d'un mot, il ne suffit pas, selon ce modèle, que ce mot ait deux sens différents ; encore faut-il que dans le cotexte gauche ou droit du mot s'en trouve un autre qui entraîne

l'actualisation du deuxième sens du mot polysémique. Ce mot, appelé l'*indicateur*, est perçu à la lecture comme incongru dans son contexte, puisqu'il introduit une sorte d'agrammaticalité. C'est donc par l'indicateur que la syllepse acquiert ses droits d'existence. Se conformant à ce modèle, Romeborn propose une analyse des syllepses qui comporte une rigoureuse prise en compte de leur entourage textuel, à travers des parcours incessants d'aller-retour entre les différents éléments lexicaux du poème qui en mettent à nu de manière spectaculaire la subtile et compacte texture et que des schémas munis de flèches visualisent d'une façon efficace. Pour l'établissement du sens des mots sylleptiques de *La Cheminée d'usine*, le *Trésor de la langue française* informatisé, avec tout ce qui y est répertorié, y compris les sens désuets des mots, fait office de référence. Le sens qu'actualise l'indicateur est qualifié de *deuxième*. Par *sens premier* d'un mot on n'entend pas, comme Romeborn prend le soin de le signaler, le sens premier du dictionnaire, mais le sens premier par rapport à la linéarité du texte, c'est-à-dire le sens qui s'actualise par les mots en amont, ou à gauche, du mot en syllepse. Or l'indicateur peut lui aussi, comme on l'a vu, être situé en amont du terme en syllepse ; il sera alors plus loin du terme en syllepse que les mots ayant permis l'assignation du sens premier.

Par le recours fréquent à des expressions telles que *co-texte gauche* et *droit* ou *en amont* et *en aval*, Romeborn se réfère, pour la décrire de manière conventionnelle, à la dimension spatiale du texte, conçue en termes de linéarité. En affirmant que l'attribution du sens deuxième du mot sylleptique se fait soit par prospection, soit par rétrospection, en fonction de la place relative occupée par l'indicateur par rapport au mot sylleptique (voir p. 42), Romeborn présuppose que la temporalité de la lecture se calque sur la spatialité du texte. Cela mériterait d'être nuancé. Car ce que montre toute la brillante analyse menée par lui est précisément, et entre autres, que le texte de Ponge avec ses syllepses appelle une lecture qui n'a rien de linéaire. Il est même clair que ce type de lecture ne permettrait pas le repérage des syllepses, ce qui est paradoxal. Il semble difficile de passer sous silence ce fait : le fonctionnement de la figure sylleptique demande, pour être décrit, qu'on postule un type de lecture idéalement linéaire directement contredit par la lecture pratiquée lors de la démarche analytique. Les notions de prospection et de rétrospection, par exemple, ne sont pertinentes que par rapport à une première lecture idéalement linéaire ; envisagées par rapport à une relecture (ô combien nécessaire au lecteur-analyste de *La Cheminée d'usine* !) elles tombent à plat, car il est difficile de savoir comment se récrée, dans l'esprit du lecteur, l'ordre établi par l'avant et l'après de la spatialité du texte.

Dans son rôle de lecteur-analyste, Romeborn procède à un repérage soigneux de toutes les syllepses du poème, en élaborant une typologie basée sur la place occupée par l'indicateur par rapport au mot sylleptique. Il nous montre, par des analyses d'une grande finesse, que plusieurs mots du poème, sylleptiques en eux-mêmes, fonctionnent également comme indicateurs d'autres syllepses. Ainsi, pour fournir un exemple relativement simple extrait du neuvième paragraphe du poème, le mot *hautes* dans « Fut-il jamais constructions plus hautes, montrant

moins de fatuité. Plus innocemment, plus tranquillement altières » est un mot sylleptique, dont le deuxième sens de *éminent* se trouve actualisé par l'indicateur *fatuité*. *Hautes* fonctionne à son tour comme indicateur de *altières* en actualisant, à côté du premier sens de ce mot, conforme à l'isotopie de la *fierté*, le deuxième sens de *haut-élevé*.

Dans ses types différents, des plus simples au plus complexes, la syllepse est à l'origine d'une dynamisation remarquable du texte du poème, dans l'espace duquel les sens se propagent comme les anneaux concentriques d'un étang où on aurait jeté une pierre. En suivant le parcours des syllepses que nous propose Romeborn au cours de 70 pages, nous apprenons que le petit poème de Ponge intitulé *La Cheminée d'usine* nous parle autant de cheminées d'usine que de jeunes filles, d'activité créatrice que de production industrielle, d'architecture que de corps humain, de cœur que d'esprit, d'effusion que de raison. Dans les pages finales de son travail, Romeborn commente une syllepse qui figure dans le premier paragraphe du poème et qui est qualifiée d'intertextuelle (pp. 70-71) : il s'agit du mot sylleptique *azur*, au sens de *ciel* et de *symbole de l'idéal*. Les indicateurs permettant l'actualisant du sens mallarméen du mot *azur*, listés dans la colonne d'un tableau dressé aux pp. 72-73, sont autant de mots du poème *L'Azur* présentant une correspondance, parfois littérale, avec les mots de *La Cheminée d'usine*. Cette manière d'interpréter le rôle de l'indicateur est nouvelle : non seulement les indicateurs se trouvent dans un autre texte, mais la relation qui s'instaure entre mot polysémique et indicateurs est ici d'analogie, ou même d'identité, ce qui s'écarte des relations d'incongruité décrites par Romeborn pour toutes les autres syllepses. On pourrait lui reprocher d'avoir, en un tour de main final, essayé de faire couler la totalité du poème dans le moule sylleptique. Mais l'interprétation globale du poème, à laquelle cette syllepse quelque peu boiteuse permet à Romeborn d'aboutir, nous convainc ; *La Cheminée d'usine* représenterait la réponse pongienne à l'angoisse qui atterre le sujet de l'énonciation mallarméen (p. 75). Le choix d'un sujet prosaïque et non poétique serait la solution pongienne pour échapper au sentiment d'impuissance qui navre celui qui ambitionne l'éternel.

### Références :

- Attardo, S., 1994. *Linguistic Theories of Humour*. Berlin – New York : Mouton de Gruyter.
- Le Guern, M., 2006. « Retour à la syllepse ». In : Chevalier, Y. & Wahl, Ph. (éds.), *La Syllepse, figure stylistique*, pp. 97-103. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Rouayrenc, C., 2006. « Syllepse et co(n)texte ». In : Chevalier, Y. & Wahl, Ph. (éds.), *La Syllepse, figure stylistique*, pp. 157-172. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

*Carla Cariboni Killander*